

FRANCO ASSASSIN

Pour mettre fin à trois mois d'une grève remarquable, Franco fait tomber sur les mineurs des Asturies la répression policière la plus sanglante. Nous apportons ici des faits précis à ce propos.

Mais il faut aussi voir ce qu'est cette grève. Elle trouve son point de départ dans la volonté du capitalisme espagnol et ici surtout de la « Banco Central » de fermer ou de faire nationaliser des mines peu rentables à son sens. Aussi les directions minières traitèrent-elles avec mépris les conventions collectives attribuant une quatrième semaine de congés payés et l'intéressement aux bénéficiaires.

De surcroît d'autres revendications se firent jour, telles que la même durée de travail que les employés, les pensions pour les silicosés, et enfin, le retour des mineurs déportés dans la précédente grève.

Cette grève confirme à la fois la confiance du prolétariat espagnol dans ses forces, comme le peu de prise des organisations politiques sur ses rangs.

La confiance dans ses forces ce sont outre les mots d'ordre, les conditions de la grève. On nous rapporte la conversation qui aurait mis aux prises un ingénieur et une délégation ouvrière.

L'ingénieur : « Qu'est-ce que vous voulez discuter avec nous pour trouver une solution ? »

Réponse : « Que Franco saute. »

— Je le souhaite aussi, mais les mines n'y peuvent rien. Et encore ?

— Qu'on nous laisse nous organiser librement.

— Bien, mais ce n'est pas notre rayon. Ensuite ?

— Depuis les grèves de 62, nous avons contrôlé la production, nous la connaissons, nous connaissons le prix de vente, les bénéfices, or les conventions collectives nous garantissent une participation aux bénéfices, nous n'avons pas eu notre dû ; appliquez honnêtement les conventions. »

Autre indice d'une détermination certaine. Cette grève fut annoncée dix jours au préalable, la Garde Civile arriva, cette menace ne fit qu'accentuer la combativité.

Les organisations chrétiennes (H. O. A. C., J. O. A. C.) jouèrent un grand rôle ; cependant que les organisations ouvrières apparaissaient peu.

Une conscience de classe très aiguë, la compréhension de l'enjeu réel de la lutte et un désintérêt total des jeux des partis autour de l'idée de la « réconciliation nationale », du pacte de Moscou ou des bases américaines.

Ce que fait clairement ressortir cette grève c'est le décalage entre la volonté de lutte des masses et l'absence d'une direction, d'une organisation à l'échelle nationale.

Ainsi en Espagne même, comme d'ordinaire, peu de gens savaient de quoi il était question, ce que réclament les mineurs et le développement de la grève. Ainsi en était-il à Oviedo ou Gijón à quelques trente kilomètres seulement des mines, et pire encore à Barcelone ou Madrid.

Les organisations ouvrières en Espagne restent très faibles au regard de ces tâches.

Elles doivent tirer de ces événements la conviction que la tâche urgente est la création d'une ORGANISATION REVOLUTIONNAIRE DU PROLETARIAT ESPAGNOL.

Le principal chef de la répression est le capitaine de la Garde Civile, Fernando Caro, 28 ans, originaire de Melilla (Maroc), fils d'un colonel de l'armée. C'est à cause de ses capacités de tortionnaire que Fernando Caro, affecté à Malaga jusqu'à ces derniers temps, a été envoyé aux Asturies. L'un de ses auxiliaires, connu par sa cruauté, est le caporal Perez, galicien d'origine.

Le 3 septembre, à 14 heures, le mineur Rafael Gonzalez, 36 ans, est mort au Commissariat de Police de Sama de Langreo à la suite des tortures qui lui avaient été infligées.

Le même jour et au même endroit, le mineur Silvino Zapico, 34 ans, a eu les parties génitales grièvement atteintes (on suppose qu'il lui a été appliqué le procédé qui consiste à brûler la peau de cette région). Il a été hospitalisé dans un état grave. Ce mineur avait été accusé d'être « communiste », ainsi que sa femme, qui a été tondu par les policiers.

Vicente Baragana, demeurant à Langreo, quartier de Lada, a eu les testicules brûlées au cours de la séance de torture à laquelle il a été soumis.

Alfonso X., ancien surveillant de la mine El Fondon, réformé pour silicose et actuellement encaisseur à la Compagnie d'Assurances « La Previsora Bilbaina », avait déjà été sauvagement battu lors des grèves de l'année dernière. Cette fois-ci, après son arrestation, il a été ligoté et « passé à tabac », en présence de sa femme, par le caporal Perez. Incapable de supporter ce spectacle, cette dernière s'est jetée sur le tortionnaire ; abandonnant l'homme déjà sans connaissance, le caporal de la Garde Civile s'est retourné alors contre la femme qu'il a frappée avec acharnement. Celle-ci se trouve actuellement à la prison d'Oviedo, la tête tondu, comme beaucoup d'autres femmes de mineurs. Son mari, recueilli plus tard par un camarade de travail, fut transporté chez lui, à Lada. Le corps de l'ouvrier torturé était dans un tel état que le médecin appelé à son chevet pour le soigner déclara qu'« il ne savait par où commencer ».

Antonio Zapico, de Lada, a été brutalement frappé : il a la pommette gauche brisée et la bouche écrasée ; il est à l'hôpital.

Jeronimo Fernandez Terente, marié, un enfant, Jesus Ramo Teva et dix autres mineurs ont été transférés à la prison de Carabanchel (Madrid), après avoir subi plusieurs « passages à tabac ».

Everardo Castra, marié, trois enfants, a dû être interné à l'asile psychiatrique provincial « La Cadellada » à la suite des tortures qui lui ont été infligées. Il avait peint sur des canalisations et des tôles de l'entreprise « Duro-Felguera » : « Le peuple se vengera. Franco assassin ». Surpris par la Garde Civile alors qu'il traçait une inscription en haut d'une canalisation et sommé de descendre, le mineur avait eu le courage de répondre : « Attendez que j'aie terminé ». Il fut féroce battu.

Tina Martinez, demeurant à La Jocara, quartier de Sama de Langreo, a été torturée et on l'a tondu. Son mari est en prison depuis les grèves de l'année dernière.

Juan Alberdi, de Lada, a été arrêté avec un autre mineur surnommé « La Chocolatina ». Le capitaine Fernando Caro, pour s'amuser, leur ordonna de se battre. Voyant que leur « lutte » n'était qu'un simulacre, les Gardes Civils intervinrent et les frappèrent cruellement. Ils furent ensuite présentés au

capitaine, qui leur reprocha ironiquement de s'être battus : « Ce que vous pouvez être bêtes de vous abimer ainsi ! ».

Un femme, dont on ignore le nom pour le moment, a essayé d'éviter les mauvais traitements qu'on se préparait à lui infliger au Commissariat de Police de Sama de Langreo en montrant aux policiers qu'elle était enceinte. Le capitaine Fernando Caro lui donna alors un violent coup de poing au ventre en criant : « Un communiste de moins ! ».

Il faut ajouter que cet officier de la Garde Civile enfile toujours un survêtement pour pouvoir « travailler » plus commodément pendant les « interrogatoires ».

On ignore actuellement l'endroit où se trouvent plus de 500 mineurs parmi ceux qui ont été arrêtés.

Une soixantaine de mineurs de la « Hullera Espanola », dans le bassin de l'Aller, ont demandé volontairement leur compte pour ne plus risquer l'arrestation et les mauvais traitements.

Le 10 septembre, vingt grévistes de la mine « La Camocha », près de Gijón, ont été arrêtés ; conduits au Commissariat, ils ont été durement frappés ; trois mineurs sont restés sans connaissance.

Maria del Rosario Garcia, 55 ans, a été arrêtée pour avoir hébergé son beau-frère, un mineur en grève.

Il est interdit aux mines non touchées par la grève d'embaucher des grévistes ; les sanctions prévues sont les suivantes : amende de 1.000 pesetas la première fois, de 6.000 la deuxième et fermeture de la mine la troisième fois.

Le capitaine Fernando Caro applique un système « original » pour se procurer des victimes. Il appelle les surveillants d'une mine et leur enjoint d'aller chercher le lendemain matin cinq piqueurs pour travailler à la taille. Presque toujours les surveillants arrivent le lendemain sans les ouvriers ; le capitaine leur demande alors les noms de ceux qui n'ont pas répondu à l'appel ; il fait ensuite arrêter les mineurs et commence sa séance de tortures.

Le samedi matin 14 septembre environ 50 % des mineurs de « La Camocha » sont descendus au fond. Dès qu'ils se sont retrouvés dans les galeries, les ouvriers ont décidé, pour ne pas s'exposer à la répression, de faire la grève sur le tas plutôt que de sortir de la mine. Bien que ne s'étant pas préparé d'avance à cette forme de lutte, l'ensemble des mineurs a accepté la décision prise collectivement et est resté au fond toute la journée du samedi et la nuit du dimanche. Le mouvement n'a pris fin que le dimanche matin. On ignore encore les suites « policières » de cette action.

« Pendant ces dernières semaines, une vague de répression a recouvert le bassin asturien » affirme une feuille signée « Un groupe d'opposition syndicale ».

Ces quelques informations sont évidemment insuffisantes ; il est très difficile d'obtenir des renseignements complets étant donné les conditions dans lesquelles ils sont transmis et l'atmosphère de terreur qui pèse sur le bassin minier. Tous les correspondants terminent en faisant appel à la solidarité nationale et internationale et demandent en particulier que le monde soit informé des atrocités commises aux Asturies.

Pour un cinéma militant

CUBASI de Chris Marker

Probablement parce que l'horloge gaulliste est à l'anti-américanisme, le film de Chris Marker est autorisé par la censure. Il n'est pas favorisé par une large distribution dans les salles populaires, mais programmé avec un film interdit au moins de 18 ans, ce qui permet de limiter encore un peu sa diffusion. Car ce film est dangereux, et la censure qui l'a interdit l'a bien compris.

Ce film est d'abord destiné à un public intoxiqué par la propagande bourgeoise. Fidel Castro n'est plus un loup garou ; c'est un homme qui coupe la canne à sucre quand il est nécessaire que chacun aille travailler dans les champs de cannes, qui parle des problèmes de chacun avec des allusions pleines d'humour à l'électoratisme français, aux révolutionnaires français, mais toujours avec le souci pédagogique qui caractérise chacun de ses discours : « Combien de Marats, combien de Dantons, combien

« de Robespierres, ont dû naître en France depuis que « la France existe, et cependant seulement un Marat, un « Danton, un Robespierre deviennent révolutionnaires. « Il faut que la société française porte en son sein les « conditions d'une société nouvelle, D'UN MONDE NOU- « VEAU »

On sent qu'à travers le film, Castro explique, il veut convaincre le spectateur, IL MILITE.

Il faut avoir entendu un ecclésiastique cubain dire de la révolution qu'elle est sage et bénéfique, et qu'elle est infiniment plus proche du vrai christianisme social que le système Batista. Mais cette simple phrase explique l'attitude de la censure et la maigre distribution que l'on accorde en France à un tel film.

Réforme agraire, alphabétisation, industrialisation, milices populaires, tels sont les leit-motifs de ce film dans lequel le souci esthétique n'a pour but que de renforcer le contenu révolutionnaire, d'attirer, d'enthousiasmer, de faire adhérer le spectateur.

Dans ce film de moins d'une heure, Chris Marker réussit à montrer le processus historique de la révolution cubaine, le rôle de la paysannerie soumise à un régime féodal, le soutien des guerilleros par tout le peuple, condition unique de l'aboutissement de cette lutte, le rôle essentiel de la direction révolutionnaire. Et tout cela au milieu d'un humour fracassant : les américains ont comparé Castro à Robin des Bois : « Mais lorsque Ro- « bin des Bois a lu Marx, lorsque dans ses montagnes, il « prépare les lois et les réformes de la future République, « une partie du monde commence à s'apercevoir avec « douleur qu'elle est en retard, aussi d'un Robin des Bois ».

Il ne saurait être question de rendre compte par écrit

de toutes les ressources cinématographiques du film de Chris Marker. Et le but de ces quelques notes n'est pas de faire une analyse esthétique de ce film, les publications spécialisées s'en sont chargées. Mais chaque militant doit comprendre que le monde moderne met à la disposition de la Révolution un moyen d'expression révolutionnaire. A Cuba, on alphabétise à l'aide du cinéma ; dans les pays bourgeois le cinéma est en crise car on l'a relégué dans un rôle abêtissant archi-commercialisé et il est parfaitement logique que le public se détache d'un tel cinéma. Mais il existe un embryon de cinéma parallèle qui se donne pour but d'enseigner, d'éduquer de militer par le film. Et lorsqu'on sait l'emprise qu'a sur les jeunes notamment, une telle forme d'art, on ne peut négliger ce qu'apporte à la cause de la révolution un film comme celui de Chris Marker.

(Suite de la page 6)

peut porter sur l'orientation actuelle anti-capitaliste et anti-impérialiste de la Révolution algérienne. D'accord avec la « Voix Communiste » lorsque Spitzer et Blumental étaient emprisonnés pour avoir aidé le peuple algérien, je ne puis plus l'être quand elle soutient, en fait, les forces réactionnaires qui veulent arracher leurs conquêtes aux ouvriers et aux paysans algériens. J'aimerais que les lecteurs en soient informés par la publication de la présente lettre.

ABONNEMENT — 1 an : 10 F
 ● Sous pli fermé : 15 F ● De soutien : 20 F ● C.C.P. 19.591.39
 Paris
 Nos bureaux sont ouverts tous les jours ouvrables, de 15 heures à 19 heures, 21, rue d'Aboukir Paris-2° - Tél. : GUTenberg 06-57.
 Le gérant : G. DAVY
 Imp. « E.P. », 232, r. de Charenton Paris-12°